



ROGER WOODWARD

CECIL TAYLOR

OEUVRES POUR PIANO

IMPROVISATIONS

OPERA-COMIQUE
7 et 8 OCTOBRE 1988

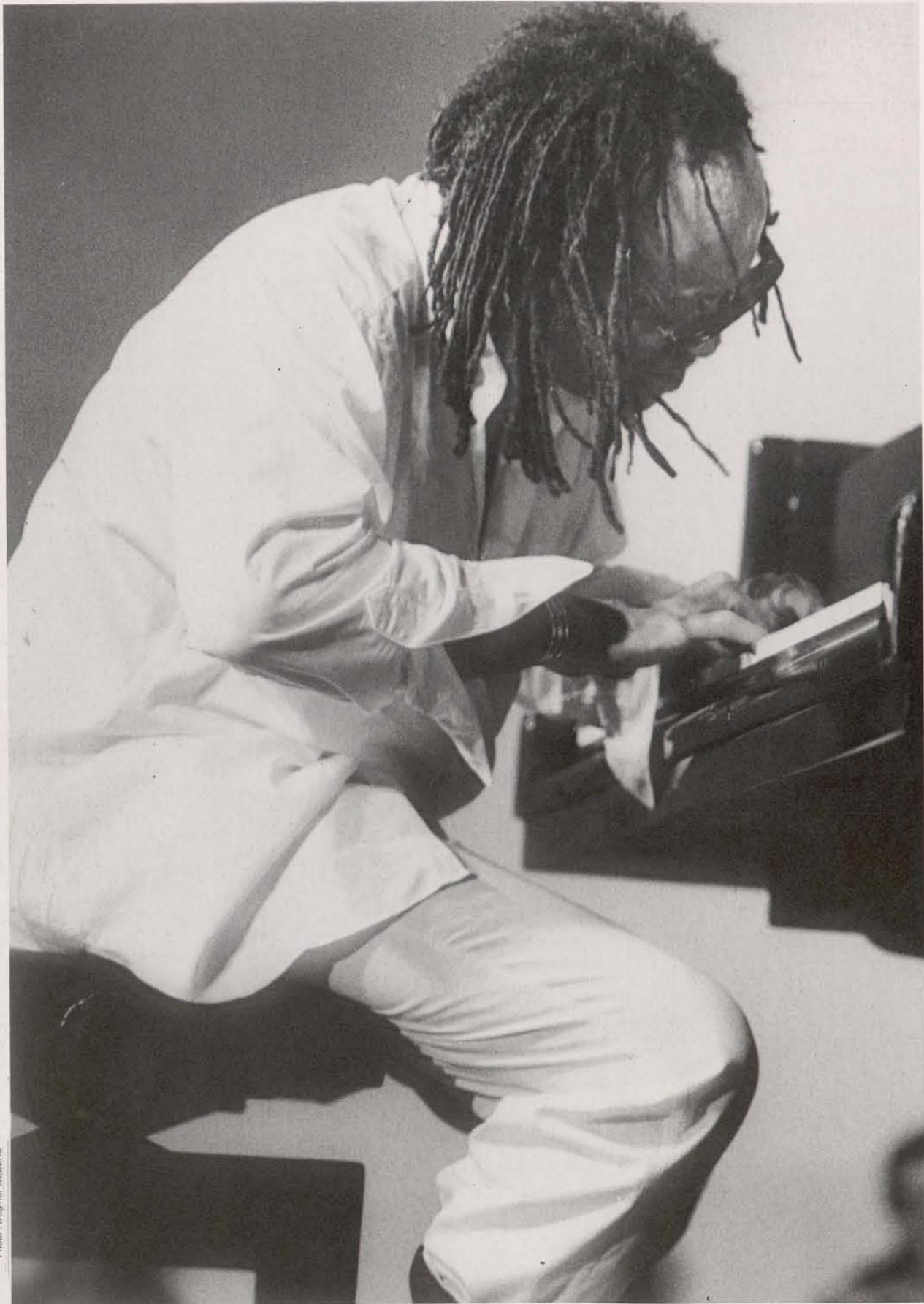


Photo : Dagmar GEBERS

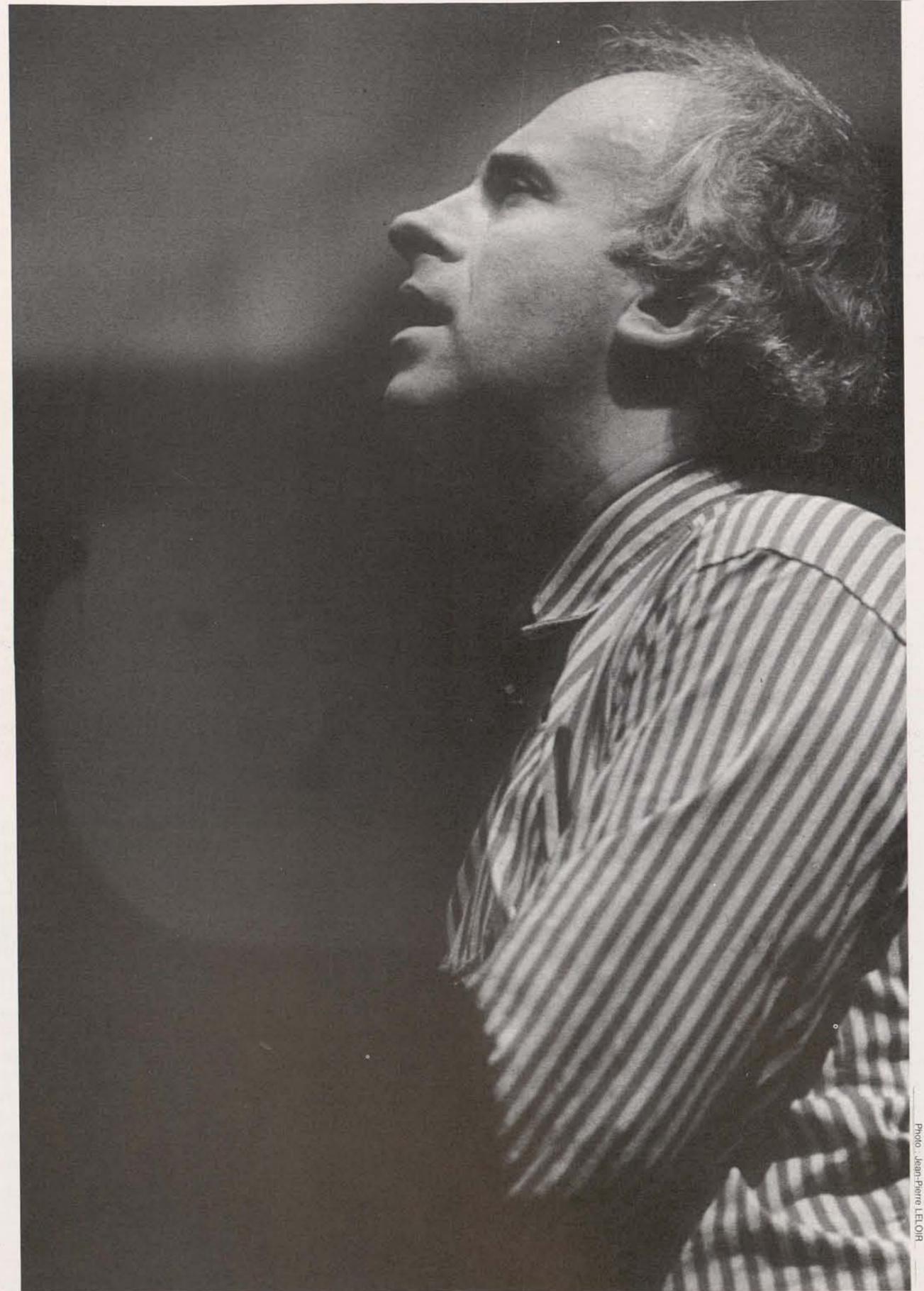


Photo : Jean-Pierre LELIOT

VENDREDI 7 OCTOBRE
ROGER WOODWARD, piano
Jean Barraqué : Sonate pour piano (1950-1952)
entr'acte
CECIL TAYLOR, piano
Improvisations

SAMEDI 8 OCTOBRE
ROGER WOODWARD, piano
Toru Takemitsu : For A Way (1973)
Toru Takemitsu : Piano Distance (1961)
Iannis Xenakis : Mists (1980)
Morton Feldman : Piano (1977)
entr'acte
CECIL TAYLOR, piano
Improvisations



Roger WOODWARD, australien, né à Sydney. Etudes avec Alexander Sverjensky. Bourse du gouvernement polonais, études avec Zbigniew Drzewiecki. Grand interprète de la musique d'aujourd'hui, il a créé "Kekrops" de Iannis Xenakis avec le New York Philharmonic et Zubin Mehta et prépare actuellement 24 représentations de "Kraanerg" de Iannis Xenakis à l'Opéra de Sydney.

"Une belle histoire, en somme. Car cela en est toujours une pour un compositeur que de découvrir aux confins de sa nuit l'interprète qui a su donner une consistance à un rêve entrevu..."

La technique de Roger Woodward : la diversité des attaques, une registration des timbres, vibrato de la pédale conjugué au vibrato manuel, cantando, notes répétées en écho, contrôle des nuances, une nouvelle conception du trille et du tremolando souvent à deux mains, le jeu dans le double échappement comme une harpe etc.

Sur le plan de l'interprétation je cite le souffle, la violence, le lyrisme, la tendresse nocturne, un sens complètement intégré du silence comme valeur structurelle..."

Jean Barraqué

Cecil TAYLOR : Né à Long Island (USA) en 1933. Etudes de piano dès cinq ans. Premières prestations musicales en amateur vers 15 ans. Cours d'harmonie et de composition au New York College of Music. De 1951 à 1955, cours au New England Conservatory (études de Bartok et Stravinsky). Dès 1958, il joue puis enregistre avec les autres musiciens de "free jazz", Albert Ayler, Archie Shepp, Sam Rivers, Bill Dixon, Alan Silva, Jimmy Lyons...

"... Longtemps considéré comme l'héritier le plus passionnant de Duke Ellington et Thelonious Monk, en particulier à cause de son parti pris évident de discontinuité, de cette perpétuelle remise en question que représente son discours, il est apparu dès 1960 comme un des principaux créateurs de l'avant-garde musicale afro-américaine. Sur le piano, devenu pour lui instrument de percussion, il tente - en dépit d'un soubassement tonal - des échappées atonales. Le choix des notes n'étant pas fait en fonction de ce soubassement, chacune acquiert une valeur absolue dans le discours improvisé.

... La définition de son style devra passer par la résolution de contradictions liées à la diversité de ses goûts. Progressant par bonds successifs, sa maturation musicale est indissociable d'une série de conflits, d'hésitations entre un mélange de simplicité, de vigueur et d'efficacité caractéristiques de l'art afro-américain et une sorte de sophistication plus proche des conceptions européennes. Dès le début de sa carrière, son œuvre semble s'interroger quant à sa direction définitive : jazz ou musique moderne ?"

Extraits de "FREE JAZZ BLACK POWER" de Philippe Carles et Jean-louis Comolli.

C'est en marchant que Cecil Taylor va à son piano - ou peut-être y court-il ? Il esquisse un petit pas de danse, se ramasse comme la panthère qui va bondir, fend l'air de ses mains comme un karatéka et pose enfin les doigts sur le clavier. Les mouvements d'échauffement qu'exécute Cecil Taylor font partie intégrante de son récital, au même titre que les sons qu'il obtiendra de son instrument. Dès qu'on est en présence d'un soliste, le silence qui précède les premières notes est sinistre. Il y a comme un frémissement d'intention auquel le public, lui aussi, participe. Chacun choisit mentalement la sonorité qu'il souhaite entendre comme élément inaugural, le défrichage primal. C'est un simple accord, un motif unique qui établira peut-être l'esprit et l'impact de tout le récital ; mais ce ne sera peut-être qu'un geste imperceptible dans la langue particulière que le musicien a décidé de construire à partir de son seul piano, ou l'espace, ou encore ce silence tellement signifiant. Les premières sonorités qu'émet Cecil Taylor sont obscures, une harmonie dense de sombre connotation qu'il assène dans le premier accord. Elles semblent sourdre de dessous la voûte de son petit corps tendu surmonté d'une raide couronne de dreadlocks.

C'est devenu un cliché que de faire remarquer un certain adoucissement chez Cecil, comme pour insinuer que l'âge aurait eu raison de son intransigeance, qu'il serait en somme devenu une personne plus calme, plus réfléchi. Il n'est pas faux qu'on peut s'attendre à découvrir des mélodies plus faciles et des modes plus légers, presque allégres, dans l'énorme grondement qui constitue toujours le cœur de sa musique. Mais son style, avec la "tripe" et l'espèce de franchise clairvoyante qui le caractérisent, ne change pas. Inébranlable, il continue de jouer sans faire de concessions. Combien de temps dure un morceau ? Dans l'univers de Cecil Taylor, le temps semble n'avoir aucune importance. Les accords majeurs martelés, le dialogue entre les deux mains, le tiraillement continu entre les basses et les aigus dans les plaintes, les sursauts terpsichoréens, tout finit par prendre sa place dans le temps propre de l'interprète. Au début de sa carrière, on l'accusait de ne pas avoir de "swing". Mais le sens du swing, dans son acception jazzistique, lui est tellement consubstantiel qu'il paraît déplacé de l'évoquer à son sujet. Le rythme est omniprésent dans sa musique, un rythme ample, lancinant et indénombrable, qui entoure et finit même par enlacer l'auditeur. Le style pianistique de Taylor crée ses propres frontières. A la manière d'une planète bondée de bruissements qui ferait sa révolution avec une grâce laborieuse. C'est un univers entier, capable de se fragmenter en îlots, en minuscules criques de silence, mais dont on doit entendre la masse géologique comme un tout.

Il est inutile de prendre Cecil Taylor molécule par molécule, seconde par seconde (même s'il est possible de découvrir dans chaque seconde une force et une beauté particulières). Il faut écouter un récital de Cecil

Taylor comme un tout, qu'il s'étende sur plus d'une heure ou, comme pour ses bis, sur deux ou trois minutes. Même au terme d'une longue représentation, nous n'avons eu droit qu'à un coup d'œil sur un paysage immense. C'est toute une vie de création qui vient de produire un nouveau bourgeon. tout recommence dès qu'il se remet au clavier.

Le style plein d'éloquence délicate de Roger Woodward semble être à l'opposé de celui de Cecil Taylor. Pourtant, les rares et intenses apparitions de Woodward exigent au moins autant d'attention que les attaques éclairs du pianiste américain. Son programme se compose de musique écrite par d'autres ; pas d'improvisations. Il apporte cependant à cette musique sa vision, tout entière de concentration personnelle. On sait qu'il n'a guère enregistré de disques : un récital en direct, même s'agissant de morceaux qu'il a étudiés et qu'il connaît dans les moindres détails, n'en devient pas moins une création spontanée d'une image de piano. Le terrain qu'il a choisi va de Takemitsu à Xenakis, en passant par Morton Feldman : une gamme s'étend donc d'un filigrane complexe et carillonnant, jusqu'au tonnerre qui fait tout chavirer. Les contrastes dynamiques sont aussi étendus que ceux où s'aventure Cecil Taylor - la différence essentielle vient de la fréquence dans les changements de registre. Là où l'univers sonore de Taylor est en état de flux perpétuel, de grondement continu, l'itinéraire de Woodward s'avère tout tracé, balisé. Il se fraie un passage difficile dans les tournants dangereux en s'aidant de toutes les subtilités des pièces de Takemitsu - dont certaines ont été composées pour lui - et rend la puissante articulation de Xenakis avec une impitoyable précision. Et lorsqu'il interprète Morton Feldman, récemment disparu, le récital, conçu comme un hommage au maître, devient un pieux requiem.

Dans ces deux styles musicaux, venant de deux hommes qui pourraient être issus de deux mondes différents, c'est le piano qui est l'agent unificateur. Il y a une certaine distance entre la gamme résonnante et comme déferlante de Cecil Taylor aux réflexions lentement distillées de Roger Woodward. C'est en fait au piano que les deux hommes se rejoignent, cet instrument que Taylor a défini une fois comme un orchestre de quatre-vingt huit tambours accordés ; dans les muscles de ses rythmes, dans la charge percussive de ses doigts, il subsume le jazz et recompose la musique comme une totalité kaléidoscopique. Tandis que dans les fines recherches et méditations de Woodward, le piano se disloque à nouveau en ses quatre-vingt huit tores. C'est au portrait d'un instrument protéen que les deux hommes sont voués, un piano qui a le pouvoir de se renouveler indéfiniment.

Richard COOK
WIRE Magazine
(Londres, 1988)

Traduction : Serge Grunberg

Une tournée de huit concerts Roger Woodward/ Cecil Taylor s'est déroulée en novembre 1987 en Angleterre, à l'initiative d'Annette Moreau pour l'Arts Council Contemporary Music Network Tour.

Drouant



A l'occasion du Festival d'Automne à Paris
DROUANT
vous réservera un accueil privilégié
après les représentations.

Au Café Drouant

Ouvert jusqu'à 1 h
Menu souper
vin, café compris : 200 F.

Au Restaurant

la carte
des « Soupers d'Automne »
de James Baron

18, rue Gaillon 75002 Paris - Voituriers - Ouvert tous les jours

Réservation conseillée : 42 65 15 16